



L'interview...

Patrick FRILET
photographe accompagnateur Aguila

Patrick Frilet s'est installé par hasard dans le Gard après avoir vécu toute sa carrière de photojournaliste à Paris. C'est la passion des voyages et des rencontres qui a toujours motivé ses reportages. Pendant ses études, chaque vacance était l'occasion de partir sac au dos (avec un appareil photo !) à l'autre bout du monde.

Qu'est-ce qui t'a amené à t'engager dans la photographie ?

C'est en préparant, en 1972, un doctorat d'anglais sur l'influence du conflit nord-irlandais sur le comportement des enfants que je me suis retrouvé correspondant pour le journal Libération. Je vivais alors à Belfast. Je me suis vite rendu compte qu'une photo pouvait être bien plus parlante qu'un million de mots et j'ai alors laissé tomber l'écrit pour me consacrer au photojournalisme. Je suis entré en 1975 à l'agence SIPA PRESS pour couvrir, pendant plusieurs années, toutes les guérillas et luttes indépendantistes de la planète. J'ai été le premier photographe à entrer au Ladakh en 1975 puis en Corée du Nord en 1988. J'ai couvert des sujets sur les « Trottoirs de Manille », les « Gangs de Los Angeles » ou « les Indiens Navajos ». Mon engagement dans la photographie est allé plus loin puisque j'ai créé le premier stage de photojournalisme en Europe au sein de l'école de formation CFD-EMI à Paris en 1990, avec des stages intensifs de trois mois, que j'animais.

Qu'est-ce qui caractérise tes images ?

Mes photos sont reconnues pour la rigueur de leur cadrage classique et pour le regard que j'ai sur la vie et les gens. Depuis une 15^{aine} d'années, mes sujets sont plus orientés « découvertes, évasions, tourisme », ce qui m'a amené à travailler sur le paysage et la couleur.

Ta meilleure photo...

J'ai fait plusieurs millions d'images dans ma vie. Une bonne photo pour moi est une photo qui plaît, qui est publiée et surtout qui est liée à un vécu et une expérience. Un désert en Arizona, des montagnes en Suisse, des plages aux Fidji, des hippies en Australie, des fêtes celtiques en Irlande ou encore des enfants survivants dans les décombres du tremblement de terre en Haïti, me marquent tout autant.

Argentique ou numérique ?

Argentique jusqu'au passage obligé au numérique pour lequel j'ai un peu traîné la patte jusqu'en 2002. Je m'y suis mis à fond pour répondre à la demande du marché avec malheureusement, comme principal inconvénient, le temps passé en postproduction (nettoyer les images, remplir les champs IPTC...) au lieu d'être sur le terrain en prise de vue. Je travaillais précédemment en Kodachrome 64 ou en Velvia. Le numérique me simplifie énormément les choses surtout concernant les balances de couleur et le travail dans de très mauvaises conditions de lumière.

Les photographes qui t'inspirent

Ne me laissez pas dans une librairie : vous risquez de ne pas me revoir de sitôt ! Je peux feuilleter des livres ou des magazines pendant des heures. Il y a toutefois des photographes qui me touchent plus que d'autres : Edward Curtis pour son remarquable travail à la chambre sur les indiens d'Amérique à la fin du 19^{ème} siècle; beaucoup plus récemment les deux photographes-ethnologues américaines Carol Beckwith et Angela Fisher pour leurs regards sur les tribus et cérémonies d'Afrique. Don McCullin, Tim Page et Horst Faas pour nous avoir permis de découvrir l'horreur des guerres en vivant le quotidien et l'intimité des combattants, en particulier au Vietnam. Évidemment Henri Cartier-Bresson et mon ami Sebastiao Salgado avec qui j'ai commencé dans le photojournalisme, et qui incarnent pour moi le mieux cette photographie sociale toujours située.

aguila
voyages photo